5

CHARLOTTE BLONDEL,

OU

LE HAMEAU DE SAINTE-COLOMBE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. PACCARD.

Représentée sur le Théâtre de l'Odéon, le 3 Novembre. 1814.

A PARIS.

Chez { L'AUTEUR, rue Neuve du Luxembourg, N°. 1, près les Tuileries.
LAURENS aîné, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, N°. 19.

1814.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DARVILLE, Seigneur de Sainte-Colombe.	M. DUGRAND.
CHARLOTTE BLONDEL, jeune Orpheline.	Mlle. DESBORDES.
GERVAIS, amant de Charlotte.	M. THÉNARD.
CATHERINE, tutrice de Charlotte.	Mad. DESCUILLÉS.
LUCAS, jeune villageois.	M. ARMAND.
ROSE, très-jeune fille.	Mlle. DESCUILLÉS Cadette.

La Scène est à Sainte-Colombe, petit Village des côtes de Bretagne.

Digitized by Google

CHARLOTTE BLONDEL,

OU

LE HAMEAU DE SAINTE-COLOMBE.

Le Théâtre représente un lieu champêtre, borné au fond par des rochers, au pied desquels, et à la droite de l'Acteur, se trouve une chaumière, et à côté de la porte un banc. Plus bas, du même côté, un tertre ombragé; et en face, sur le même plan, une autre chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCAS, *arrivant par le fond à droite.*

I faut convenir que j'sis ben bête, d'aimer quand on n' m'aime pas. J'sis gai d'mon naturel, et je m'sis amouraché d'une parsonne qui n' rit jamais. C' t'apendant j' l'aime, et tré ben d'avantage que toutes les autres filles d' Sainte-Colombe. Oui, quand j' m'approche d' m'amezelle Charlotte Blondel, all' s'enfuit, si je li adresse la parole all' soupire, et n' répond mot, si j'accours li présenter un bouquet ou un nid d'oisiaux, all' me refuse. Comment faire? c'est i pas guignonant pour moi ?.. Moi Lucas, l' neveu de Piarre Marjolain, l' pu riche farmier d' toute la Bretagne. Ma morgué j'ons espérance, l' château d' Sainte-Colombe, était d' puis long-temps abandonné, i vient d'être acheté par M. Darville, ancien militaire qui a choisi mon oncle pour son farmier et par ainsi i m'accordera sa protection. C'est sûr, i m' l'accordra, i forcera mamezelle Charlotte à m'aimer, ou si ça n' se peut pas, à s' laisser tout au moins aimer par moi. J' m'en vas guetter ici monseigneur, où sans doute i va venir car j' sais qui

Digitized by Google

s' promène tous les matins dans l's alentours. (*Il regarde vers le haut des rochers.*) Ah ! v'la que j' l'apperçois là-bas, avec madame Catherine. Cachons nous pour saisi l' moment favorable. Oh ! jarni si j' réussis, queu joie, queu fête !.. Comme j' danserons, comme les tonneaux d' mon oncle s' videront, et comme i rira l' brave homme, qui m'aime tant. Aussi j' l'i rends ben, tatigué. V'la monseigneur, allons nous r'corder un peu avec nous même.

Il se sauve dans la coulisse à droite.

SCÈNE II.

DARVILLE, CATHERINE.

CATHERINE, *précédée par Darville et prête à descendre.*

Elle paraît tranquille ! Rose, demeurez-là et tâchez que Charlotte, ne se doute pas que vous la surveillez.

DARVILLE.

Cette jeune personne est vraiment intéressante et je vois que vos soins...

CATHERINE.

Hélas ! monseigneur, je fais ce que je peux pour adoucir la rigueur de son sort.

DARVILLE.

Je l'ai déjà entrevue plusieurs fois à travers les peupliers qui bordent le grand ruisseau.

CATHERINE.

Elle se plait dans les lieux écartés, deserts.

DARVILLE.

La solitude convient au malheureux !

CATHERINE.

Charlotte avait de si bons parens.

DARVILLE.

Parlez-moi d'eux, je vous prie.

CATHERINE.

Volontiers monseigneur. Georges Blondel, étoit un vieux marin, qui après avoir passé la plus grande partie de sa vie sur les mers et y avoir amassé ce qu'il appeloit une petite fortune, s'était retiré dans ce lieux qui l'avait vu naître. Il habitait cette chaumière (*Elle montre celle du fond.*) C'est là, qu'il trouvait le bonheur au sein de sa famille, composée de son épouse nommée Marguerite, et

Digitized by Google

de sa fille Charlotte. Cette félicité dura trop peu. Accablé sous le poids des années et des infirmités, Georges mourut. Marguerite ne lui survécut que de quelques jours, et Charlotte se trouva seule. Elle faisait retentir l'air de ses cris, elle passait les journées entières sur la tombe de ses parens. Cependant je la suivais, je la forçais à prendre quelques nourriture. Enfin, peu-à-peu les consolations de l'amitié arrivèrent jusqu'à son cœur et l'espoir entra dans le mien. Depuis ce temps elle parait s'attacher à moi d'avantage, et je redouble de zèle.

DARVILLE.

L'amitié ne saurait aller plus loin. On m'a parlé d'un jeune aveugle nommé gervais, qui pendant quatre années a habité la chaumière du vieux marin.

CATHERINE.

Il n'était plus à Sainte-Colombe, lors de la mort de Georges et de Marguerite, M. de la Roche, son père, de retour des pays lointains où il s'était remarié.

DARVILLE, *vivement*.

De la Roche !.. un colon?

CATHERINE.

Vous le connaissez, monseigneur.

DARVILLE.

Beaucoup. Je lui ai fait part de mon instellation ici. Mais achevez de m'apprendre...

CATHERINE.

Il passa par ici pour revoir son fils et l'ammener à Paris avec lui, dans le dessein d'y consulter les gens de l'art sur son infirmité. Pourtant ce ne fut pas sans regret que M. Gervais quitta des lieux où Charlotte lui avait montré une pitié si tendre. L'habitude de vivre ensemble était devenue un besoin pour tous deux. Pauvres enfans, j'ai vu leurs adieux, oh ! qu'il étoient attendrissans !.. Tenez monseigneur, depuis que Gervais a quitté Sainte-Colombe, Charlotte n'a plus eu de bonheur.

DARVILLE.

Ce jeune homme du moins a donné de ses nouvelles !

CATHERINE.

Non monseigneur. Cependant Charlotte a pris soin d'instruire de ses malheurs, le père de son ami.

DARVILLE.

Ainsi cette orpheline n'a plus que vous pour appui ?

CATHERINE.

Absolument.

Digitized by Google

DARVILLE.

Écoutez-moi, madame. Depuis huit jours seulement que j'habite ce village, mes occupations ne m'ont point permis de m'informer du sort de tous ses habitans ; mais assurément les infortunés auront tous mes soins. Accueillir chez soi une fille orpheline et malheureuse, partager avec elle le peu que l'on possède, voilà ce que vous avez fait, et ce qui vous mérite l'estime des honnêtes gens. Souffrez qu'à votre exemple je vous invite à accepter quelques secours pour vous et pour... (*Il présente une bourse.*)

CATHERINE.

Trouvez bon que je refuse. Grace au ciel, monseigneur, j'ai encore quelques arpens de terre que mon pauvre défunt m'a laissés, et dont le produit est plus que suffisant pour pourvoir à ma subsistance, ainsi qu'à celle de Charlotte. Quiconque reçoit des bienfaits sans un besoin extrême, fait un vol à l'indigence.

DARVILLE.

J'admire vos sentimens, et n'insiste plus.

CATHERINE.

J'ai pourtant une grace à vous demander, monseigneur?

DARVILLE.

Quelle est elle ?

CATHERINE.

J'ose vous prier de m'aider à ramener le calme dans l'ame de ma jeune amie. Quand on a vécu dans le grand monde on sait dire les choses d'une certaine manière...

DARVILLE.

Sous ce rapport, madame, je ne puis rien de plus que ce que vous avez fait vous même jusqu'à ce jour. Cependant je ne balance pas à vous seconder. J'espère aussi que si vous venez à connaître le besoin, vous vous rappelerez mes offres.

CATHERINE.

Je vous le promets, monseigneur.

SCÉNE III.

LES PRÉCÉDENS, ROSE.

ROSE, *arrivée au bas de la montagne.*

Madame Catherine, j'accours vous avertir que Charlotte revient par ici. Je l'ai toujours suivie comme vous me l'avez ordonné. Elle a soupiré, pleuré. Elle levait les bras comme ci, puis comme ça.

Digitized by Google

CATHERINE.

La pauvre fille !

DARVILLE.

Intéressante orpheline.

ROSE.

J'étais cachée derrière les saules, et assurément elle ne m'a pas vue.

CATHERINE.

C'est très-bien, petite. Je reconnaîtrai votre zèle.

ROSE.

Oh ! je ne veux pas de reconnaissance, c'est par bonne amitié pour vous et pour Charlotte ce que j'en fais.

CATHERINE.

La voici, l'infortunée !.. Eloignez-vous, Rose ; je vous prie.

Rose sort par le fond à gauche, en regardant avec un tendre intérêt charlotte, qui, la tête baissée, descend lentement en s'arrêtant par moment, elle est vêtue en blanc, et n'a de parure que ses cheveux.

DARVILLE, *à Catherine.*

Je vous laisse avec elle. Je reviendrai dans peu.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, CATHERINE.

CHARLOTTE, *arrivée au bas de la montagne et regardant sa chaumière.*

Ils n'y sont plus !

CATHERINE, *près de charlotte.*

Charlotte ! je serai votre mère.

CHARLOTTE, *avec un soupir prolongé.*

Vous serez ma mère !.. Eh ! bien, je tâcherai de vous aimer.. comme je l'aimais.

CATHERINE, *la conduisant vers le tertre.*

Vous paraissez bien faible ?

CHARLOTTE, *assise*

Dites donc ma bonne ami, cette nuit des cris plaintifs se sont fait entendre du fond de la vallée, on a même prononcé mon nom.

CATHERINE, *assise.*

Cette nuit !.. je n'ai rien entendu.

CHARLOTTE, *avec amertume.*

Ah ! sans doute vous reposiez... mais moi... hélas !

Digitized by Google

CATHERINE.

Eh ! quoi toujours...

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raison. Je veux tâcher de surmonter... J'ai du plaisir à m'entretenir avec vous.

CATHERINE.

Eh ! bien, parlez.

CHARLOTTE, *regardant Catherine.*

Est-il bien vrai que vous allez être ma mère ?

CATHERINE, *la serrant entre ses bras.*

Oui, ma chère Charlotte.

CHARLOTTE.

Prenez tout ce quelle m'a laissé. J'habiterai toujours votre chaumière, vous avez pitié de moi dans mon malheur, et je prendrai soin de vous dans votre vieillesse.

CATHERINE.

Mon enfant, je ne veux rien recevoir qu'à titre de dépôt. Un jour Charlotte, votre sort changera.

CHARLOTTE, *retombée dans sa rêverie, et n'ayant rien entendu de ce qu'a dit Catherine.*

C'est-là, où vous êtes que mon respectable père a passé la soirée du dernier jour qu'il a vécu. Avec quelle tendresse, quelle douce effusion de cœur il nous a parlé. Quelle tristesse, nous environnait !.. c'est la douleur maintenant, l'espérance n'est plus. Me voilà seule, plus de père ! plus de mère !.. Je n'entendrai plus que votre voix, Catherine. Elle est bien consolante ; pourtant ce n'est pas celle de mes premiers parens.

CATHERINE, *émue.*

Charlotte !

CHARLOTTE.

J'avais un ami, mais il m'a oubliée. (*Elle se lève*) Je ne me trouve pas bien, un poids affreux pèse sur ma poitrine, éloignons-nous.

CATHERINE.

Oui, rentrons Vous devez avoir besoin de nourriture, de repos. Depuis ce matin que vous m'avez quittée.

CHARLOTTE, *inquiète.*

Quelqu'un approche !

CATHERINE.

C'est notre nouveau seigneur. Homme respectable ! il il prend à vos peines un très-grand intérêt,

Digitized by Google

SCÈNE V.

LUCAS, DARVILLE, CHARLOTTE, CATHERINE.

LUCAS, *suivant Darville qui tient une lettre cachetée.*

J' vous dis mon bon seigneur, que j' l'aime à la folie,

DARVILLE.

Il suffit mon ami, respectez.

LUCAS.

Oh ! pour respectueux ! . Je le suis, mais.

DARVILLE.

Laissez nous.

LUCAS, *à part en se retirant au fond.*

Non pas d'a, j' veux accoutais, et voir c' t'elle la qu' j'aime.

DARVILLE.

Mademoiselle Charlotte, voici une lettre que le messager de la ville voisine, vient de remettre à l'instant chez moi. Elle est à votre adresse.

CHARLOTTE, *vivement.*

Une lettre !

CATHERINE, *de même.*

Peut-être est-ce de M Gervais ?

LUCAS, *à part.*

Ah ! ouin, un aveugle écrire.

CHARLOTTE, *avec un empressement qu'elle déguise mal.*

Daignez la lire, monseigneur.

DARVILLE.

Vous l'exigez ?

CHARLOTTE.

Je vous en prie.

DARVILLE, *décachetant la lettre.*

Voyons donc.

LUCAS, *à part.*

Accoutons.

CATHERINE, *de même.*

Si c'était quelques bonnes nouvelles ?

DARVVILLE, *lisant.*

« Mademoiselle, je déplore ainsi que je le dois la perte que vous avez faite. Vos parens étaient si respectables, que vous ne sauriez trop les regretter, et chérir leur mémoire.

Digitized by Google

Vous apprendrez sans doute avec un vrai plaisir, que mon fils a recouvré la vue.

CHARLOTTE, *avec la plus grande effusion de cœur.*

O dieu ! je te rends grace ! tu as exaucé mes vœux !

CATHERINE.

Ah ! tant mieux. Le pauvre garçon.

LUCAS, *à part.*

Diable ! il est ben aimé ici, c'taveugle la.

CHARLOTTE, *émue de plus en plus.*

Monseigneur, daignez poursuivre.

DARVILLE, *lisant.*

« Je n'ai point oublié que votre père fût mon ami, et que son zèle m'a secondé long-temps dans mes entreprises commerciales. Acceptez donc de moi la somme de dix mille francs, que je vous fais passer, et que vous recevrez par le prochain courrier. »

CATHERINE.

Oh ! le brave homme.

DARVILLE, *poursuivant.*

« Des arrangemens de famille, m'ont décidé à un mariage ; qui ne peut que faire le bonheur de Gervais. Je l'unis à une jeune personne d'un très-haut rang, et qui est revenue avec nous de l'Amérique. »

CHARLOTTE, *à part.*

Mon cœur se brise.

LUCAS, *à part avec joie*

Alle est à moi

DARVILLE, *poursuivant.*

« Mais j'apprends qu'il vous a fait des promesses. C'est donc à vous à le dégager de son serment. A me rendre mon fils, Oui, mademoiselle, voilà ce que je demande, ce que j'attends de votre sagesse, et des vertus qui vous caractérissent. » *La Roche père.*

CHARLOTTE, *tombant dans les bras de Catherine.*

Je me meurs.

CATHERINE.

Charlotte ! mon amie.

LUCAS, *s'approchant*

Mamezelle. Répondez farmement à c' fils unique là, et à son père. J' vous aime, j' suis l'neveu de mon oncle, ainsi...

DARVILLE, *sévèrement.*

Jeune homme !

Digitized by Google

CATHERINE.

Ah ! monseigneur ! elle se trouve mal. Asseyons-la sur ce banc. (*En l'amenant vers le tertre.*) Vous voyez combien elle aime ce Gervais ?

LUCAS, *à part.*

Oui, mais, a n' laura pas, c'est sûr.

CATHERINE.

Oh ! la cruelle lettre ! cachez-là, monseigneur, qu'elle ne la voye plus.

CHARLOTTE, *revenue à elle.*

Ah ! Catherine, c'est vous ?. Eh, bien, consolez donc votre amie !. Jamais, non jamais, on ne fut plus malheureuse. On m'ordonne de l'oublier, moi l'oublier ! . (*Changeant tout-à-coup de ton et en se levant*) Monseigneur, vous voudrez bien répondre pour moi à M. de Laroche, lui renvoyer le don qu'il me fait, et l'assurer que je souhaite que son fils... Enfin vous direz tout ce que vous dictera votre sagesse.

LUCAS, *à part.*

All' prend son parti Bon, guia pu qu'espoir.

CHARLOTTE, *à elle même.*

Quel ton de mépris dans cette lettre ! quel orgueil... Ah !

CATHERINE.

Charlotte ! n'oubliez pas qu'il vous reste des amis.

DARVILLE.

Un protecteur vous est acquis dès ce jour.

CHARLOTTE, *à elle même.*

Hélas ! elle est bien à plaindre la pauvre fille qui a mis son espoir dans un cœur qui l'a trahit !.. Non, Gervais, vous ne m'aimiez pas, puisqu'il vous a été si facile de renoncer à moi... (*A Catherine et à Darville*) Ne m'en voulez point de mes égaremens, peut-être n'aurez-vous pas long-temps à les deplorer.

Elle va s'assoir sur le tertre.

DARVILLE.

Que dites-vous, mademoiselle ?

CATHERINE.

Charlotte la douleur vous égare.

CHARLOTTE, *gênée par les soins qu'on s'empresse de lui rendre.*

Ah ! mon amie ! veuillez me laisser à moi-même. Tout m'importune... m'accable.

LUCAS.

Ah ! queu tristesse !

Digitized by Google

DARVILLE, *à Catherine.*

Ne la contraignons point... Si mes soins deviennent nécessaires vous me ferez appeler.

Il s'éloigne en regardant Charlotte.

CATHERINE.

Oui ; monseigneur.

LUCAS, *bas à Catherine.*

Est-ce que vous l'i obéissais ?

CATHERINE, *de même.*

Sans doute Il faut respecter sa douleur, et ne pas l'augmenter par la contrainte et l'importunité.

Elle rentre chez elle.

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, *assise*, LUCAS.

LUCAS, *à part, un peu éloigné.*

Eh ! ben pisque c'est comme ça j' m'en vas profiter d' l'occasion de c' qu'all n'a pu d'espoir, ça m'en donne, et pis tous ces chagrins d' fille n' sont pas d' durée. All' pleure, et j' parie qu' si j' me l' mets dans la tête all' va rire. Oui morgué ; j' sis jovial, et i faut qu'a rise !

CHARLOTTE, *toujours assise et se croyant seule.*

Ah !

LUCAS.

Abordons-là, mais tout doucettement crainte d' l'effaroucher. (*Il s'approche.*) Mam... mamzelle, Charlotte !

CHARLOTTE.

Que me veut-on encore ?..

LUCAS, *d'un ton doux.*

N' vous troublais pas. C' n'est pas pour vous attristais que j' veux vous parlais ; mais pour vous dire ben humblement que j' vous aime.

CHARLOTTE, *froidement.*

Vous m'aimez Lucas ?

LUCAS.

Oui, d'amour.

CHARLOTTE.

Je sais du moins que vous prenez intérêt à mon sort, et ce qui me le persuade, c'est l'empressement que je remarque en vous, à vous trouver sur mes pas. Mais croyez-moi Lucas, c'est prendre trop de soin, je crains d'être ingrate envers vous. Enfin vous le dirai-je ?.. Aimez-moi un peu moins, et vous m'en plairez d'avantage.

Digitized by Google

LUCAS.

Ah ! bah ! c'est pour rire, que vous parlez comme ça ?

CHARLOTTE.

Rire ! ah ! plut au ciel ! que je fusse encore à ce temps où le rire éclatait dans mes yeux. Ah ! Lucas qu'avez-vous dit ! Voyez cette chaumière, elle est déserte ; ceux qui l'ont habitée, étaient mes parens; et ils en ont disparu pour jamais ! me voilà seule, abandonnée sur la terre.

LUCAS.

Ah ! mon dieu ! all' m'attriste (*Avec feu.*) Non, non mamzelle Charlotte, vous n'êtes pas abandonnée. Vous avez perdu vos parens c'est vrai, mais à l'en défaut, vlà qu' j' m'présente et... ben aimant ben tendre, ben décidais à vous aimais toutes ma vie ; vous l' savez mon oncle n'a qu' moi, i n'aime que moi, i sait que j' raffolle d' vous, et i m'approuve Et ben, donnez lui la satisfaction d' voir son neveu heureux !.. I m'a promis sa farme, vous en s' rais la farmière, vous y commanderais a moi, puis à tous l' reste, si gnia pas d'abord d'amour e d' vot côté, y en aura tré ben du mien, pour donner au vot e l' temps d' venir peu z'a peu, j' serai tout feu pour vous, tout cœur, tout amour ; les pu bianx atours, les pu gentis affiquets vous l's aurez. Vous direz tant seulement j' veux, et tout d'abord vous s' reis obéie... Allons mamzelle Charlotte, oubliez qui vous oublie ; et n' voyais pu qu' Lucas qui vous demande à deux genoux, qu' vous vouliais ben être sa ptite femme, sa minagère, sa reine, son idolatre...

Il reste à genoux.

CHARLOTTE.

Lucas, tant de marques de bon votre cœur, mériteraient que j'y répondisse, mais vous ne pouvez l'ignorer, Charlotte ne s'appartient plus, croyez-moi, voyez dans Sainte-Colombe, et parmi mes compagnes, vous en trouverez de plus dignes de vos soins, de votre amour... Elles sont heureuses ! leur gaîté les rend aimables ; elles ne sont pas comme moi livrées à la douleur.

LUCAS, *se relevant.*

Je l' sais ben, mais gnia douleur qui fasse, et j' vous aime cent fois mieux avec vot tristesse, vot fiarté ; qu'elles toutes avec leu joyeuseté, leur batifollemens, leu z'agacaries ; enfin, ça vous va ben d' pleurer, et si ben, qui gnia rien au monde qu' j'aime tant que vous.

CHARLOTTE.

Et moi Lucas, vous le dirai-je ? Vous êtes trop gai pour moi, et voilà pourquoi je ne saurais... Vous aimer.

Digitized by Google

LUCAS, *fâché.*

Dites ben putôt qu' vous n' me trouvez pas t'assez genti, t'assez induqué pour vous. C'est un M. Gervais qui vous faut ; un biau parisien, ben trompeur, ben enjoleur, et qui un jour vous frait pleurer... tant et si ben, qu' la fin vous v' z'en laisseriais.

CHARLOTTE, *du ton de la plus profonde douleur.*

Oui, je m'en lasserai bientôt, oui, bientôt la triste orpheline, aura disparu du hameau de Sainte-Colombe. Elle aura rejoint ses parens, et l'ingrat qui l'a oubliée, dédaignée ; se repentira peut-être ; peut-être il l'a pleurera à son tour ! *Elle regagne la montagne.*

LUCAS, *voulant la suivre.*

Mais accoutais donc ?

CHARLOTTE.

Ah ! par pitié, par grace !.. ne me suivez pas.

Elle disparaît.

SCÈNE VII.

LUCAS, *seul.*

Ah ! ben, vla qu'est fort ! j' m'étais promis de la consolais, d' la faire rire ; et vla qu' tout au contraire d' ça all' m'attendrit, pourtant il est bien décidais qu' son cœur e n' li dit rien pour moi.. (*Éclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! que j' sis bête !.. gn'iavait qu'une filletriste dans Sainte-Colombe, et gai comme j' suis j'ai été m'en amouracher ! queu bizarrerie ! et la belle union qu' çà frait !.. tristesse et gaîté mariées ensemble. Madame pleurerait quand monsieur... Ah ! ça s' rait trop face, ça frait trop jaser... mais quoique j' vois donc à l'entrée du bois? c'est un homme !.. Oui, tout effaré, tout pâle ! Ah ! j'en ai peur, oui, j'en ai peur j' m'enfuis, j' vai m' cacher. *Il sort par le fond à gauche.*

SCENE VIII.

GERVAIS, *seul.*

Il entre par le fond à droite, et parcoure le théâtre d'un air inquiet et agité.

Cette vallée est bien celle que je parcourus hier... une chaumière au pied des rochers Un banc, celui, sans doute où je m'asseyais avec le vieux marin et son adorable fille?.. il faut que je m'assure.. (*Il frappe.*) Rien... (*Il frappe*

Digitized by Google

encore.) Quel funeste silence ! l'abandon, la misère, le chagrin ; m'auraient-ils privé pour jamais de la seule personne... Ah ! cette idée est affreuse, elle m'accable.

Il s'assied sur le banc, et y reste plongé dans la douleur.

SCÈNE IX.

GERVAIS, LUCAS.

LUCAS, *à part, en s'approchant peu-à-peu.*

J' crois que j' puis l'aborder maintenant ; il a l'air un peu pu rassis, et puis faut que j' sache c' qui veut, ça m'a l'air e d' queque amoureux. (*Haut*) Dites donc monsieur qui.

GERVAIS, *vivement en se levant.*

Ah ! mon ami...

LUCAS.

Quiens, sou ami !.. ah ! j' dis un instant. L' neveu d' Piarre Marjolain, n'est pas comme ça l'ami du premier v'nu.

GERVAIS.

Vous êtes de ce village ?

LUCAS, *gravement.*

Sainte-Colombe, n'est pas un village ; monsieur, c'est un bourg.

GERVAIS.

Il n'importe vous êtes ?

LUCAS.

Oui, d'ici. C'est à dire depuis quelques mois seulement ; depuis qu' mon oncle a voulu m'avoir.

GERVAIS.

De grace dites moi ?..

LUCAS.

C'est bien putôt à vous à m' dire... pis-que...

GERVAIS.

Vous connaissez Charlotte Blondel ?

LUCAS.

J' crois ben que j' la connais.

GERVAIS, *à part.*

Elle respire ! ah ! dieu !

LUCAS.

Quiens ça l' rend tout ben aise ! à c'te vivacité qui vient d' vous prendre, j' vois qu' vous êtes ce jeune aveugle qui a resté ici je n' sais comben d' temps sans y voir ?

GERVAIS.

C'est moi-même.

Digitized by Google

LUCAS.

Et c'est sans y voir que v' z'êtes devenu amoureux ?.. ça m' parait drole.

GERVAIS.

De grace ! sans tant de raisons...

LUCAS, *poursuivant malignement.*

Et à présent qu' vous y voyais, vous v'nais vous assurais si c' telle la qu' vous avais aimais sans voir, vaut vraiment la peine d'être vue ?.. ça n'est pas mal malin.

GERVAIS.

Ah ! c'est trop abuser de ma situation. Conduisez-moi vers elle.

LUCAS.

Oh ! j' dis pour ça, neuin, et pis que v' sis voyais chercher vous même. Croyez-vous ti pas que je vas ?., ah! oin, (*Sérieusement.*) Et pis d'ailleurs quoiqu' vous v'nais faire ici, quand vot père a voulu vous mariais la-bas à une mamzelle ?..

GERVAIS, *etonné.*

Comment, d'où sait-il ?..

LUCAS, *avec éclat.*

Ah ! ah ! bel enjouleux d' filles ! qui n'en poursuivais ni qu' deux à-la-fois.

GERVAIS.

Dans quel trouble il me jette ! Mon père aurait-il ?

LUCAS.

Tatiguène ! c'était ben la peine d' vous rende la vue. Tous en fesait un bel usage. Lorgner une mamzelle à Paris après avoir à Sainte-Colombe...

GERVAIS, *irrité.*

Ah ! c'en est trop !..

LUCAS, *criant en reculant.*

Oui, c'est trop, n'en faut qu'une !.. Et c'est pour ça que j' vas aller porter plainte à not nouveau seigneur. Il en sait déjà long su vot compte. Eh ! bien, i va en savoir d'avantage.

GERVAIS.

Sors, ou crains ma fureur !

LUCAS.

Oh ! j' dis j'ai des jambes et j'en sais jouer.

Il fuit par le fond à droite.

Digitized by Google

SCÈNE X.

GERVAIS, *seul.*

Son discours me jette dans un trouble !.. Mais que je voye Charlotte, que je lui parle... Oui, sans plut tarder.. (*Charlotte paraît au haut des rochers.*) Ciel ! une jeune personne ! Elle paraît plongée dans une rêveries profonde. Une sombre tristesse est empreinte sur son visage.. Elle descend par ici .. Serait-ce ?.. Ah ! s'il était vrai...

Il se blottit contre la chaumière.

SCÈNE XI.

GERVAIS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *descendant et s'arrêtant par intervalles.*

Je ne sais quel irrésistible atraits me ramène vers ces lieux ? Je n'espère pourtant plus y revoir ceux qui m'ont tant aimée.

GERVAIS.

Quel son de voix ! il est donc vrai, c'est elle ! ah ! jouissons à loisir du bonheur de contempler ses traits.

CHARLOTTE, *toujours à part.*

Plus d'espoir !

GERVAIS.

Ses parens sans doute qu'elle regrette ?

CHARLOTTE.

L'ingrat !

GERVAIS, *avec joie.*

Elle se plaint d'un ingrat !.. c'est moi, j'occupe sa pensée.

CHARLOTTE.

Gervais ! pourquoi vous ai-je connu ?.. J'en mourrai.

GERVAIS, *avec éclat.*

C'est trop me contenir.

CHARLOTTE.

On a parlé ! ciel ! quels traits !.. Gervais !!!

GERVAIS, *un genoux en terre, et recevant Charlotte qu'il soutient.*

Charlotte !!!

CHARLOTTE, *avec ivresse.*

Ah !

GERVAIS.

Oui ma bien aimée ! c'est Gervais qui vous parle, Gervais qui vous doit tout.

Digitized by Google

CHARLOTTE, *le regardant tendrement.*

Eh ! quoi c'est vous ?

GERVAIS, *se relevant.*

Je puis enfin vous voir après avoir senti si long-temps votre bienveillance m'entourer, me guider.

CHARLOTTE.

Mais comment se fait-il ?..

GERVAIS, *vivement.*

Je vais tout vous dire. Vous avez pu vous persuader tout ce que notre séparation m'a coûté de larmes, de tourmens; instruit de la perte que vous veniez de faire, je ne connaissais plus le repos, je pleurais, je gémissais; vous nommant sans cesse, et ne pensant qu'à vous. Enfin par un miracle de la nature et de l'art; je recouvre la vue; mais les premiers traits que je revois, ne sont pas les vôtres, et je sens moins mon bonheur.

CHARLOTTE.

Cher Gervais !

GERVAIS.

Cependant, d'accord avec ma belle mère, et à mon insçu, mon père s'occupait de mon établissement. J'entre un matin chez lui. Une jeune personne s'y trouvait. A peine avais-je remarqué ses traits, que mon père me dit, saluez mademoiselle, et connaissez en elle l'épouse que je vous destine. O mon père ! m'écriai-je aussitôt, je ne puis être heureux qu'avec Charlotte, elle a reçu ma foi, mes sermens; et je dois l'aimer jusqu'au tombeau. Qu'osez-vous dire, reprit mon père avec sévérité; sortez ! et disposez-vous à m'obéir Je sortis en effet, mais le désespoir dans le cœur; et ma résolution fut prise au même instant. Il y a cent lieues d'ici à Sainte-Colombe, me dis-je, j'y puis être dans quatre jours; j'y serai. J'écris une lettre pour mon père, et je prends la poste à l'heure même. Hier à la nuit close j'arrivai dans ce hameau, tout y était plongé dans le plus profond silence, cependant l'inquiétude sur votre sort; la fatigue causée par un voyage si précipité; tout enfin se réunit pour m'accabler. J'entre dans ce bois, que je fais retentir de votre nom et j'y tombe comme anéanti.

CHARLOTTE.

Je n'en doute plus, Gervais, c'est vous que cette nuit j'ai entendu.

GERVAIS.

Revenu à moi-même, je me persuade bientôt que je ne me suis crée qu'une chimère désespérante, et qu'arrivé au

Digitized by Google

lieu que vous habitez, je ne dois songer qu'à vous y voir. Je reviens dans ce vallon, où cependant sans doute par l'amour, je vous trouve, je vous vois pour la première fois. Oui, je vous vois, oui, je touche ces mains qui m'ont si souvent guidé. Et rien ne manque plus à mon bonheur.

CHARLOTTE.

Rien ne manque plus à votre bonheur ! Ah ! Gervais ! et votre père ?

GERVAIS.

Songez qu'il a contracté une seconde union, et que par elle un autre fils plus aimé que moi peut-être ?..

CHARLOTTE, *avec candeur.*

Il n'importe Gervais, ce frère ne saurait acquitter ce que vous devez pour vous même.

GERVAIS, *d'un ton passionnée*

Il est vrai, mais ô ma tendre amie; ne vous dois-je rien ?.. N'avez-vous pas reçu mes sermens, n'est-ce pas vous qui pendant l'éloignement de mon père, et ma cécité, avez adouci la rigueur d'un tel sort ?.. et vous ne seriez pas mon épouse ?.. eh ! qui donc m'aimera d'avantage ? Il n'y a qu'une fortune pour moi dans l'univers, c'est vous, qu'un lieu, celui que vous habites ; enfin il n'y n'a que vous pour moi.

CHARLOTTE.

Je crains qu'un jour vous ne regrettiez des avantages...

GERVAIS, *vivement.*

En est-il que l'on puisse comparer au bonheur d'être votre épouse ?.. avez-vous pu croire qu'un peu de fortune changerait mon cœur ?.. Quand on n'accorde rien à la vanité ni aux préjugés des hommes, on en a toujours assez. Un bon cœur et des vertus voilà l'essentiel ; voilà ce que je trouve en vous, et la tendresse fera notre bonheur.

SCÈNE XII.

GERVAIS, CHARLOTTE, CATHERINE.

CATHERINE, *sortant de chez elle.*

Cette pauvre Charlotte m'inquiete ; mais la voici, ah ! mon dieu un jeune homme est avec elle ?..

CHARLOTTE, *allant à elle.*

Ma bonne ami, voici Gervais.

CATHERINE, *reprenant sa gaité naturelle.*

Gervais !.. Eh ! oui, vraiment. Mais il est charmant ! oh ! oui, c'est bien vous que cette infortunée conduisait avec

Digitized by Google

tant de plaisir... La pauvre enfant, elle vivra, oui, vous voilà, elle vivra. Ah ! que je suis aise. Vous êtes un brave garçon d'être revenu, je vous estime. Il faut que je vous embrasse. Je n'y tiens plus.

GERVAIS, *se laissant embrasser.*

Ah ! madame.

CATHERINE, *entre les deux amans.*

Voyez ma Charlotte, comme elle vous regarde ?.. oh ! il vous fallait pour la consoler. (*Mystérieusement.*) A ça vous l'épouserez ?

GERVAIS.

C'est mon plus cher espoir !

CATHERINE.

C'est bien. Enfin ma fille tu seras heureuse. Embrasse ton amie !

CHARLOTTE.

Bonne Catherine.

CATHERINE.

M. Gervais, si votre desir est d'être aimé pour vous même, vous êtes le plus heureux des hommes !.. voyons, regardez-moi en face. Ma foi c'aurait été dommage de perdre ces yeux là, il sont bien vifs. Il faut déjeûner, êtes vous fatigué ?

CHARLOTTE, *vivement.*

Il doit l'être, il est venu en poste, et a passé la nuit dernière dans les bois de Sainte-Colombe.

CATHERINE.

Ah ! qu'est-ce que j'apprends-là ?.. Le pauvre garçon !.. C'est cela de l'amour ! eh ! bien, mon pauvre défunt en aurait fait autant, oui, ah !..

CHARLOTTE, *à Gervais.*

Comme vous me regardez.

GERVAIS, *extaxié.*

Je jouis de mon bonheur, je me rappelle l'idée que d'après la douceur de votre caractère, le charme de votre voix, je m'étais faite de vos traits. Enfin, je fais connaissance avec votre figure.

CATHERINE, *les contemplant.*

Les pauvres enfans qu'ils sont aises. Allons M. Gervais. venez vous metre à table.

GERVAIS, *en prenant la main de Charlotte.*

Près de vous, et de ma chère Charlotte, ce repas sera délicieux.

CATHERINE.

Venez donc.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS.

LUCAS, *paraissant tout-à-coup.*

Là, là, n' vous pressais pas tant d'entrer, monsieur l'aveugle qui y voyais clair. Mais j' dis vous n'aurez fait que voir, monseigneur, que je d' vance, va faire cesser tout c' biau manège là. I vient de recevoir des lettres d' Paris, et...

CHARLOTTE, *à part.*

Ciel !

GERVAIS.

Qu'ai-je à redouter de ce seigneur ?

CATHERINE.

Il se dit l'ami de votre père !

GERVAIS, *étonné.*

De mon..

LUCAS, *vivement.*

C'est à vous qui vient parler, mamazelle.

CHARLOTTE.

A moi ?

LUCAS.

Oui, belle pleureuse, belle ingrate ; à vous même.

GERVAIS.

Mais encore une fois je ne vois pas...

CATHERINE, *à Gervais.*

Et moi je vous invite à me suivre dans ma chaumière, et à laisser ici Charlotte, répondre à monseigneur. Vous vous montrerez après si cela est nécessaire.

GERVAIS, *désespéré*

Eh ! bien donc j'obéis. Il est dit que je ne serais jamais heureux ! Charlotte veuillez ne pas oublier que je ne puis séparer mon sort du vôtre.. et que quoi qu'il arrive...

CHARLOTTE.

Allez, Gervais, je ne l'oublirai pas.

LUCAS, *sautant de joie.*

Vlà monseigneur.

Gervais entraîné par Catherine, entre dans la chaumière.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LUCAS, DARVILLE, CHARLOTTE.

LUCAS, *accourant à Darville, et lui parlant bas.*

Monseigneur, y a d' la tricherie, l'amoureux est caché.

DARVILLE.

Laissez-nous.

LUCAS, *en se retirant.*

I veut toujours que je le laisse.

DARVILLE.

Je viens à vous aimable Charlotte, ramené par ce tendre intérêt que vous inspirez, et aussi par le besoin qu'éprouve un honnête homme de garantir la jeunesse et l'innocence ; des séductions de l'amour .. Le jeune Gervais est ici ?.

CHARLOTTE, *inquiète.*

Et monseigneur... vient pour lui dire de s'en éloigner.

DARVILLE.

Avant de vous répondre sur cette question, je crois devoir vous en faire un autre. Avez-vous eu assez de force pour rappeler M. Gervais à son devoir?..

CHARLOTTE.

Oui, monseigneur, oui, la raison s'est efforcée de combattre l'amour.

DARVILLE.

Et...

CHARLOTTE.

Trop faible elle n'a pu persuader.

DARVILLE.

Peut-être n'a-t-elle pas dit tout ce qu'elle devait dire ?..

CHARLOTTE, *s'enhardissant*

Il se peut monseigneur. Charlotte sait se connaître, elle sait qu'elle n'est rien qu'une villageoise orpheline et sans fortune. Pourtant, monseigneur, elle n'a pu revoir sans un vif intérêt, sans un secret plaisir ; l'ami de son enfance, et sans doute c'est pour cela qu'elle n'a pas dit tout ce qu'elle devait dire .. Mais vous voici, monseigneur, pour la conseiller, la guider ; et.. peut-être aussi pour .. oui, Charlotte vous a pressenti ; elle est persuadée que vous venez exiger d'elle, un sacrifice. . pénible, rigoureux ; oui, vous venez lui ordonner de renvoyer au plutôt, M. Gervais à Paris ; vous venez combattre l'amour par la raison ; eh bien monseigneur, Charlotte vous obéira.

Digitized by Google

DARVILLE, *à part.*

Je l'avais bien jugée ! poursuivons néanmoins... (*Haut.*) Vous (*Ici Gervais paraît sur le pas de la porte de la chaumière. Catherine le retient.*) Vous rappelez aussi ce que M. de la Roche réclame de vous.

CHARLOTTE.

Oui, la restitution de la promesse ?.. Qui il la veut .. hélas ? il sera... satisfait. (*Elle tire un papier de son sein.*) Le voici cet écrit trop cher !.. non demandé, non obtenu par l'artifice ; mais reçu pour complaire à un amant délicat, sincère ; Gervais contraint à partir, voulut laisser à Charlotte, un gage de sa foi, le voici ce gage, ce serment de l'amour. Que ceux qui l'ont cru redoutable entre mes mains ; s'applaudissent ; mais en rougissant de m'avoir mal connue. (*Elle baisse l'écrit et le mouille de ses larmes.*) Hélas ! puisse cette injustice, cet outrage de leur part, me rendre toute ma raison, et toute ma fermeté.

SCÈNE XV, *et dernière.*

LUCAS, DARVILLE, GERVAIS, CHARLOTTE, CATHERINE.

GERVAIS, *accourant.*

Charlotte ! que faites-vous ?

DARVILLE, *voyant Gervais.*

Ah !

CHARLOTTE.

Ce que je dois. Ne pensez plus à Charlotte, suivez les volontés de votre père. Tout s'oppose à vos vœux Gervais, tout ; et c'est un malheur que vous n'en ayiez pas été persuadé plutôt ; vous m'eussiez épargné bien des larmes. Allez donc, allez épouser la personne qui vous est destinée, et puissiez-vous être heureux ensemble.

GERVAIS.

Moi vous quitter !.. moi renoncer à vous ?, Jamais.

DARVILLE, *avec calme.*

A ce ton de la résolution, on dirait que M. Gervais est ici d'après l'ordre de son père ?

GERVAIS.

Il me semble, monsieur, que j'ai pu.

DARVILLE.

Désobéir, oh ! oui, cela se peut très-facilement, la plupart des fils savent très-bien cela.

Digitized by Google

LUCAS, *à part.*

Comme il i dit ben son fait !

DARVILLE.

Votre cœur ne vous reproche-t-il ?

GERVAIS

Hélas !

DARVILLE.

Pour satifaire votre passion, ne vous êtes vous pas éloigné d'un père âgé.

GERVAIS, *à part.*

Il sait tout. (*Haut.*) Mais monsieur.

CHARLOTTE, *en larme à Catherine.*

Ah ! mon ami !

CATHERINE.

Calmez-vous.

DARVILLE, *toujours ferme et froid.*

M. Gervais ; que fait en ce moment ce père malheureux? Il gémit, il appèle un fils qui ne l'entend plus, ou, disons mieux ; qui ne veut plus l'entendre.

GERVAIS.

Ah ! monsieur ! croyez...

DARVILLE, *lui montrant une lettre ouverte.*

Vous connaissez cette écriture ?

GERVAIS, *sans la prendre.*

Dieu ! c'est celle de mon père !

DARVILLE, *renfermant la lettre.*

Je vous fais grace du contenu, vous en seriez accablé. Mais pouvez-vous vous dissimuler que par votre fuite précipitée ; votre père en proie à la plus affreuse inquiétude ; ne doit plus voir en vous qu'un fils dénaturé ?

GERVAIS, *à part.*

Malheureux ! que je suis.

DARVILLE.

Mais ; ou je me trompe, monsieur, ou vous réparerez vos torts Vous ne voudrez point me forcer à user des droits qu'un ami vient de me transmettre.

GERVAIS, *étonné.*

Un ami !

DARVILLE.

Effrayé des suites funeste que peut avoir votre démarches ; vous revolerez au plutôt près d'un père si cruellement délaissé ; et par cette preuve bien certaine de votre soumissions, de votre repentir ; vous lui rendrez le repos, et peut-être la vie.

Digitized by Google

GERVAIS, *désespéré.*

Charlotte! vous quitter lorsqu'à peine je vous ai vue

DARVILLE, *regardant Charlotte comme pour la forcer à le seconder.*

Mademoiselle Charlotte elle même ?..

GERVAIS.

Oui, je le vois, elle m'ordonne de m'éloigner !.. Mais mon cœur...

LUCAS, *à part.*

Il a ben d' la peine à s' décidais.

GERVAIS, *en sanglottant.*

Eh ! bien je retourne à Paris, je cours me jetter aux pieds de mon père, obtenir son consentement, oh ! oui, je l'obtiendrai Le ciel ! le juste ciel protégera notre amour. O mon amie ! j'espérais ne vous plus quitter, mais en ce moment mon père irrité contre moi, me maudit peut-être, cette idée est affreuse! je pars, il le faut, Bonne Catherine; je vous recommande ma Charlotte, ne l'abandonnez pas.

CATHERINE.

Soyez sans inquiétude.

LUCAS, *à part.*

Il est bon là, avec ses précautions.

GERVAIS, *à Darville.*

Et vous, monsieur, dont à peine en ce moment, j'ose envisager les traits... Je saurais mériter votre estime. Vous me rappelez mon devoir et j'obéis aussitôt Adieu Charlotte, pensez à Gervais, il va s'éloigner, mais votre image, et vos vertus sont gravées dans son cœur Il vous a vue, il n'est pas tout-à-fait malheureux (*Il saisit une main de Charlotte, qu'il couvre de baisers et de larmes.*)

CHARLOTTE, *à part.*

Ah ! dieu !

DARVILLE, *à part et charmé.*

Voilà ce que je désirais !

GERVAIS, *après le plus grand effort sur lui-même.*

C'en est fait je pars.

DARVILLE, *s'arrêtant*

Non, restez ! je suis satisfait.

CHARLOTTE.

Grand dieux !

CATHERINE.

Est-il possible.

GERVAIS.

Quoi monsieur...

Digitized by Google

LUCAS.

Ah ! ben ! ah ! ben !

DARVILLE, *aux deux amans.*

Oui, rassurez-vous. Et que Darville qui a été assez heureux pour vous connaître, puisse s'applaudir d'avoir pu contribuer à votre bonheur. Apprenez que par cette lettre même, M. de la Roche honorant l'amitié qui me lie à lui, m'a chargé de vous éprouver, l'un et l'autre, et de prononcer sur votre sort. Cette épreuve a tourné tout à votre gloire, et vous allez être unis.

CHARLOTTE, *à part avec joie.*

Ah ? Catherine !

GERVAIS.

Ma reconnaissance.

CATHERINE.

Voilà qui est parlez cela.

LUCAS, *à part.*

Me v'la déboutais.

CATHERINE.

M. Gervais, vous serez mon voisin ?

DARVILLE.

Oui, Madame, il le sera. M. de la Roche veut bien ne pas contraindre son fils dans le desir qu'il a toujours montré de vivre à la campagne.

GERVAIS, *à part.*

Ah ! mon père ! que de bontés.

CHARLOTTE.

Gervais notre bonheur commence.

LUCAS.

Oui, et l' mien finit... Mais y aura une noce, n'est ce pas monseigneur ?..

DARVILLE.

C'est dans mon château qu'elle se fera.

LUCAS.

Et j'y serai admis ?..

DARVILLE.

Sans doute.

LUCAS.

Me vla consolais. Au moins j' danserai, si j' n'épouse pas... Pis aussi ben, entre la belle et moi y aurait toujours eu incomp .. incomptabilité d'humeur.

Digitized by Google

DARVILLE, *entre les deux amans, qu'il prend par la main.*

Venez aimable jeunes gens. Venez habiter mon château et y demeurer jusqu'au jour ou la chaumière du vieux marin, sera en état de recevoir la vertueuse Charlotte Blondel, et son époux a mant.

FIN.

Digitized by Google